

Quand j'étais un J2

L'occupation à travers les yeux d'un enfant



Marc REYNAUD

Dans cet ouvrage, vous allez vivre la période de l'occupation à travers les yeux d'un enfant. Marc Reynaud, issu d'une famille d'agriculteurs, est né en 1933 à Saint Remèze où il réside toujours. Il a vécu l'occupation étant enfant. Cette période l'a beaucoup marqué. Grâce à son excellente mémoire, il nous fait partager l'histoire du village à cette époque.

Il avait 10 ans lorsque les allemands se sont installés dans son village. Il se souvient des événements au jour le jour de septembre 1943 à mai 1945: des travaux obligatoires au camp des allemands où il accompagnait son père, aux changements dus à l'occupation, en passant par les actions de la résistance. On y découvre un mode de vie révolu et aussi quelques allemands attachants que la guerre avait malencontreusement jetés là.

La période de l'occupation est connue notamment pour ses rationnements alimentaires. C'est pourquoi, le terme de J2 (Jeunes de 6 à 12 ans) inscrit sur les cartes de rationnement a été retenu pour le titre, même si dans une famille d'agriculteurs, ce rationnement s'est beaucoup moins fait sentir qu'en ville.

À Godefroy, mon petit-fils

ANNEE 1943-1944

Septembre 1943 : Les hommes valides sont obligés d'aller monter la garde le long de la voie ferrée à Bourg. J'ai un très bon souvenir de cette journée où mon père m'a amené avec lui. Nous sommes affectés au premier passage à niveau, aujourd'hui disparu, sur la route de St Montan. Quelle découverte de voir ce portail que la garde barrière fermait avec une manivelle, quand ça sonnait dans sa maison ! Et ces trains chargés de matériel militaire allemand, qui descendaient vers le midi ! C'est ce jour-là que je vis mon nouvel instituteur, Mr Roche, qui montait la garde au pont de la Conche.

Je me souviens qu'en sortant de la gare le soir, on a rencontré un bourgeois qui se prénomrait Coudène. Quelqu'un lui a dit en patois *dé qué di Coudène* et l'homme qui, avec les restrictions, ne mangeait pas à sa faim, de répondre : *ya bé la coudèno mé ya plu lou lard, il y a bien la couenne mais il y a plus le lard*. Cette réponse me reste encore dans la tête.

Je me souviens avoir ramassé, fin septembre ou début octobre, des amandes à la Croix de l'Españ, où il y avait de très grands amandiers. Nous avons travaillé plus d'une journée pour récolter les fruits de l'un d'entre eux : je crois me rappeler qu'il y a eu plus de cent kilos d'amandes triées. Quand nous les avons cassées, elles étaient presque toutes doubles, ce qu'on appelait des philippines. On les a toutes mangées comme dessert, soit nature, soit grillées ; ça nous fortifiait.

Octobre : La rentrée de l'école ne m'a pas laissé de souvenirs. Je regrettais Mr Evesque, l'instituteur qui était parti à Balazuc. Il venait souvent à la maison, et nous allions à la chasse ensemble, mais depuis qu'on avait retiré les fusils, il avait choisi un village au bord de l'Ardèche pour aller à la pêche. Par contre, sur le plan religieux, je me rappelle qu'il y a eu une mission, prêchée par les R.P. Félix Ricard et Gérard Pin, et on a inauguré la croix de Pastrou un dimanche après-midi, sûrement le dernier dimanche d'octobre. Cette croix avait été promise en 1884, année du choléra dans le village, pour le cas où

l'épidémie n'arriverait pas à Pastrou, mais cela ne put se faire. En 1940, les deux familles qui avaient leurs fils prisonniers en Allemagne firent la promesse de la faire ériger s'ils revenaient sains et saufs. Ce sont les deux prisonniers, sur les 15 Saint Remèziens prisonniers, qui bénéficièrent de la relève !!



Croix de Pastrou

Novembre : Les allemands logeaient dans l'école, au-dessus de la classe, et ils faisaient du bruit avec leurs bottes. Ils mangeaient à l'ancienne école qui est maintenant la salle polyvalente, et j'entends encore le bruit des bottes sur les pavés quand ils revenaient de manger le soir. C'était lugubre. Je revois le cuisinier, toujours sale et débraillé. Mr Etienne, qui était souvent à la « banche », disait en le voyant « *tiens l'Ernest qui passe* » Il le comparait à un saint-remèzien toujours sale, et ça nous faisait rire. Je me rappelle qu'il avait gardé à son ceinturon le cuir où s'accroche la baïonnette, et comment le vent soulevait ce morceau de cuir.

Le 18 novembre 43, il y eut près de vingt centimètres de neige et comme c'était le jour de la foire, je me rappelle que le marchand de cochons n'a pas pu rentrer dans St Remèze. On a acheté deux petits cochons à l'entrée du village, que l'on n'a pas payé comptant, faute de liquide : la banque Pradelle n'a pas pu monter de Bourg ! On n'avait pas de chèques en ce temps-là.

Les petits cochons ont été mis sous les escaliers, car dans l'écurie il y en avait déjà deux gras. Le premier d'entre eux fut tué en décembre, le second en février.

Au moment de la débâcle, la semaine d'août 1944, pour empêcher que ces cochons ne grognent, notre père remplissait l'auge de grain, blé, orge et avoine, et d'eau. Un voisin pour empêcher les siens de crier, leur donnait du vin et avec ça ils dormaient. Car les allemands, pour manger, en ont tué quelques-uns, entre autres celui des grands-parents à ma femme.

Décembre : Pendant les vacances de Noël, j'ai aidé mon père à sortir du bois de nos parcelles de Coste-chaude. Ce bois nous avait été coupé par Ventalon Victorin et Vigne Marcel, qui en échange de leur travail de coupe, percevaient la moitié des recettes. On appelait cela : « couper à demi ». Chacun avait sa façon d'empiler le bois, Ventalon forme ronde, et Vigne en stère. Que ce bois était froid le matin, couvert de gelée blanche ! Mais quel plaisir quand le tombereau était plein, de tenir par la bride le mulet de devant, ce qui évitait à mon père de mettre les guides ! Nous vidions le chargement de 500 kilos environ sur le chemin du Viremèjane ; on faisait 2 voyages le matin et 3 l'après-midi.

Mon rêve, en cette période de Noël, était d'avoir un costume de velours côtelé, avec des boutons métalliques qui avaient un chien de chasse dessus, mais hélas je ne l'ai jamais eu !!

Malgré le couvre-feu, il se faisait encore quelques veillées, et on écoutait quand ce n'était pas trop brouillé la B.B.C. et la fameuse émission « Les Français parlent aux Français ». Je me rappelle qu'il ne fallait pas faire de bruit car on ne mettait pas le son trop haut.

La veille de Noël, je passai au tamis pour récupérer la farine du concassage de blé qu'on avait fait faire au moulin du syndicat. Maman m'avait dit : « Passe de la farine, et si le marchand chez qui on avait porté notre récolte de colza arrive ce soir avec l'huile, on fera des beignets ». Aussi, dès que j'entendais un moteur, je courais voir si c'était la voiture de celui qui devait apporter l'huile, et souvent j'ai laissé mon tamis pour regarder, car il passait des camions de bois ou de charbon. Enfin, avant la nuit, on a eu l'huile. Cette huile avait un goût affreux mais on a fait des beignets quand même pour Noël. Maintenant, même les chiens n'en mangeraient pas! Nos seuls desserts le dimanche quelquefois, c'était du miel avec des noix.

Janvier 1944 : Déjà quatre ans de guerre et la nourriture manque, on mange ce que l'on récolte. C'est le pain qui fait le plus défaut. On faisait moudre du blé, et les jeudis je tamisais ce concassage pour récupérer de la bonne farine. Notre maman la mélangeait avec du lait et des œufs, et la faisait cuire à la poêle avec de l'huile de colza de notre récolte, huile qui avait, je le redis, un goût affreux, mais qui permettait de cuire une sorte de crêpe très épaisse appelée « *pampadelle* » : on la mangeait sucrée ou salée, et c'était nourrissant. On faisait aussi du gruau, avec du blé ou de l'orge qu'on portait chez le mécanicien. Il avait fait une machine qui enlevait l'enveloppe du grain, puis avec un gros tamis on séparait le son des grains. Quelles bonnes soupes avec du lait ça faisait ! Pour le café on grillait de l'orge. Ce n'était pas bien bon, ça ressemblait à de la tisane, mais ça colorait le lait des chèvres, pour le petit déjeuner. Les lapins des champs pullulaient aussi et tous les saint-remèziens plaçaient des pièges, et on en mangeait souvent, et quelquefois du lièvre aussi.



Le hameau des Crottes après la journée du 3 mars 1944. Les quatorze habitants de ce hameau furent fusillés dans le champ, au premier plan de la gravure. (cliché R. Maruéjol).

Février : Le 27, attaque du Mas de Serret. Je me souviens bien de ce jour-là. Dans l'école on ne s'entendait plus. Le bruit des bottes des soldats qui logeaient au-dessus, les vitres qui vibraient à chaque rafale de mitrailleuse : on pensait que l'attaque se passait sur la commune ! L'instituteur, Mr Roche, nous fit sortir dans la cour. Je le vois encore qui demande à un allemand ce qui se passe et l'autre de hausser les épaules en signe d'ignorance. A midi et demi on savait que ça venait du Mas de Serret, aussi avec des copains on est montés au Déves pour voir la fumée, mais on a rien vu.



Ci-dessus le monument des CROTTEES.

Mars : Le 3 : il me semble encore entendre la courte fusillade qui assassinat les habitants des Crottes. 17 personnes furent tuées. Pourtant la fusillade fut brève, elle eut lieu juste avant midi, un peu avant la sortie de l'école.

Quelques jours après, un soir, Mme Marquet Alberte, notre voisine, très émue, est venue nous raconter l'enterrement de toutes ces victimes. Elle avait des cousins parmi ces morts, mais je n'ai pas écouté ce qu'elle a dit.

Un jour, je m'amusais à la route avec les copains. Arrive une voiture et deux militaires vêtus d'uniformes qui ne sont pas allemands. Je revois leur shako avec un pompon sur la pointe, c'étaient des Italiens. Ils venaient pour arrêter Mr Brun qui avait une exploitation forestière qui servait de cache pour les maquisards, mais Mr Brun, averti, prit la fuite, et un jour ou deux après, le 14 mai, ils arrêterent Mme Brun.

Mr Brun, que nous connaissions bien, venait souvent à la maison acheter du vin ou du blé pour nourrir ses ouvriers, et il nous apportait des châtaignes. Evidemment, c'était toujours de nuit qu'il venait, c'était du marché noir...

La jeunesse du village avait pris l'habitude, après les vêpres, d'aller danser le dimanche sur la route à Ste Anne, au son d'un phono, mais ces bals furent interdits, alors les jeunes se réunirent dans des maisons privées : chez nous ils vinrent danser deux fois.

Un jour je revenais de chez les grands-parents à Saint Vincent en vélo, quand Mr Déchame Charles m'appelle et me dit « Viens voir ta maison dans l'impasse ». Un mur de la maison était tombé en ruine, alors il a fallu faire comme lui avait fait quelque temps avant, un pilier pour renforcer l'angle de la chambre.

Le pilier avait un mètre de haut, et le soir on mettait les outils et le ciment dans la cave, là où maintenant il y a les cuves. Un matin, on a trouvé la porte enfoncée, et un bidon d'essence du syndicat agricole avait disparu. Avec cette essence, quelqu'un avait pris la traction avant de Mr Durand, mais c'était de l'essence de mauvaise qualité et la voiture n'a pas démarré. Elle avait été poussée dans le Barry jusque devant la kommandantur. On comprit vite que c'était les gars du maquis qui avaient fait ça.

Avril : Le 10, lundi de Pâques, nous allons à Imbourg en charrette avec des bœufs. C'était mon oncle Adrien qui avait organisé la journée. Nous avons passé une bonne journée au bord de l'eau, il y avait une barque dans le lac devant le château.

J'étais enfant de chœur et le 23 avril il y avait l'enterrement de Mr Ozil, grand blessé de la guerre de 14, et selon la coutume d'alors Mr le curé allait à la maison du défunt bénir le cercueil, avant de le mettre dans le corbillard. Il habitait à la Plaine, et quatre jours après on retournait à la Plaine pour l'enterrement de Mr Madier Joseph, puis un mois après, le 29 mai, nous y sommes revenus pour la maman de Mr Ozil, ça marque trois morts dans ce quartier.

Mai : Depuis la création, au mois de novembre, du camp allemand à la plaine d'Aurèle, les hommes ne vont plus monter la garde le long de la voie ferrée à Bourg. Ils sont obligés d'aller au camp, et les paysans accompagnent leurs chevaux ou mulets à tour de rôle. Je me rappelle que la première fois que notre père y est allé, il a ramené un perdreau

qui s'était assommé sur les fils électriques que le vent violent balançait. Quand il n'y a pas école, je vais avec mon père au camp. La première fois que j'y suis allé, c'était avec la charrette et les deux mulets, on a charrié des pierres, pour des fondations, mais il a plu et nous sommes allés nous mettre à l'abri dans une bergerie. Nous avons mangé et comme la pluie n'a pas cessé on a passé l'après-midi dans cette grange. Comme on a deux mulets, nous sommes désignés pour distribuer de l'eau dans tous les baraquements avec une citerne sur roue. Ils avaient tous une réserve de 1000 litres devant la porte et il fallait tenir ces bassins pleins. Les premiers temps on portait l'eau de St Remèze. Un jour on fait deux fois le tour du camp et les bassins étaient pleins, alors on a vidé l'eau dans un champ car on ne voulait pas la retourner à St Remèze. Puis ils firent les grands bassins qui existent encore. Ces bassins étaient remplis par camions citernes, alors c'était moins pénible pour les mulets que prendre l'eau au village, car dans le camp c'était presque plat, ce qui nous permettait de circuler dans tout le camp sans problème.



Bassin provenant du camp il y en avait devant chaque baraque.

Un jour un soldat m'a donné des gâteaux et un crayon rouge et bleu, mais une deuxième fois que nous sommes allés porter de l'eau à ce bâtiment, il était de garde avec casque, fusil et une grenade dans chaque botte. Il m'a fait signe qu'il ne pouvait pas bouger.



Endroit où le soldat montait la garde

Je pense que c'est au mois de mai que les soldats allemands ne sont plus dans l'école, ils restent au camp car les baraquements sont finis.

Juin : Un dimanche, probablement le 9, nous sommes allés à Gaud en charrette avec le Prétout et ses bœufs. C'était une année de chenilles, je me rappelle les bois tous mangés. On parle beaucoup du débarquement des anglais en Normandie.

Après l'école, j'aide aux moissons, j'active les mulets avec le fouet et déplace la gerbe qui tombe de la lieuse à chaque angle du champ pour qu'au tour suivant les mulets n'y marchent pas dessus. La moissonneuse-lieuse marche pas mal, même avec des ficelles en papier, car les ficelles en sisal ont disparu (elles venaient des colonies), mais il faut tenir la pelote de ficelle humide pour que le nœud se fasse bien. Quand le champ est coupé, il faut ramasser les

gerbes. Les voisins de Marseille viennent nous aider ; on chante « le chant d'un gardian de Camargue », à la mode cette année- là.

Un après-midi, je me rappelle qu'avec un voisin et ma maman nous sommes allés ramasser des mûres de mûrier pour faire de la confiture. Le voisin, avec une gaule, faisait tomber les mûres. On mettait un drap sous les arbres, mais il en tombait à côté et on les ramassait, puis maman les a faites cuire longtemps. Ca donnait un sirop épais, qui a remplacé le sucre, et avec des figues et quelques prunes, on a eu un genre de confiture pas bien bonne.

De temps en temps, je vais au cinéma, au café Redon (maintenant Le Bercaïl). Un soir, il y a un jeune allemand qui est assis à côté de moi, ma jambe touche son fusil !!! Je me rappelle y avoir vu le film « Le Corbeau ».

Malgré la guerre, on s'amuse pendant les récréations à l'école aux billes ou à cachette ; on n'a pas de ballon ni de balle car tout ce qui est en caoutchouc a disparu.

Quand on s'amuse dans St Remèze, on aime bien entendre les camions au gazogène qui « font leurs gaz » c'est-à-dire qui activent le feu avec une soufflerie qui tourne sur la batterie. Souvent, quand les gaz sont bons, la batterie n'est pas assez puissante pour démarrer le moteur ; on a alors besoin de bras, nous sommes donc les bienvenus pour pousser le camion. Quand il démarre, on monte et on fait le tour du village, le temps que le moteur tourne rond.

Tous les soirs, les camions qui travaillent au camp stationnent sur la place de l'église, et le matin ils démarrent après avoir fait les gaz en enlevant le frein. Je me rappelle qu'on leur volait les ampoules des feux arrière : drôle de jeu !

Depuis que la famille Tardivo reste en face de la maison, ce sont des marseillais qui ont fui les bombardements, je m'amuse toujours avec le fils Jacques, et on est souvent dans la cave de cette maison disparue. Le soir, on voit revenir les ouvriers qui travaillent au camp, beaucoup me demandent de leur remplir leur bouteille de vin, ils connaissent la maison. Je revois les artisans du village, le menuisier et les forgerons qui reviennent aussi avec les camions.

Un jour, je vais à la boulangerie mais il n'y avait pas de pain. C'était les allemands qui faisaient leur pain. Je revois ces boules de pain noir.

Le boulanger était content car les allemands le faisaient fumer, car depuis longtemps le tabac était rationné et comme pour toute marchandise il fallait une carte pour en acheter!!!

Un autre jour, je regarde à la menuiserie des soldats qui font de petites caisses, guère plus grandes que des boîtes de sucre. C'était pour faire des mines pour protéger le camp. Ils mettaient dedans quelques bâtons de dynamite avec un détonateur et un fil qui traînait pour déclencher la mine.

Une petite histoire avec ces mines : les allemands avaient un chien qui était libre dans le camp ; une nuit il alla à la ferme voisine du camp voir les chiennes, mais le fermier avait mis des pièges contre les renards, et c'est le chien allemand qui se fit prendre et emporta le piège. Pour rentrer au camp, il traversa la barrière de mine et il réveilla tout le camp qui se crut attaqué !!! Les allemands rendirent le piège au fermier Mr Redon.

Photo prise le 11 juin 1944. Il y a la directrice de l'école libre des filles Sœur Baracand. C'est Madame Tardivo qui était venue de Marseille se réfugier à St Remèze (au centre de la photo) qui a voulu avoir un souvenir, avec sa fille Lili sur sa droite et son fils Jacqui sur sa gauche, et à l'extrême droite de la photo sa nièce Claudette ; à côté Raymonde Figuière et sur la gauche une fille de Marseille qui restait chez Raymonde, et Yves et moi.



Un dimanche après les vêpres, heureusement il était tombé quelques gouttes, on était les quelques gamins devant le café Redon, quand arrive un petit camion avec cinq ou six allemands : des SS. Ils descendent armes aux poings, un de chaque côté des portes du café, et ils posent leur grenades sur le banc qui était entre les portes. De l'intérieur ils furent vus, et tous ceux qui n'étaient pas en règle sortirent par l'atelier de Mr Redon qui avait une porte sur le côté de la maison, et gagnèrent les Côtes. Les autres clients durent montrer leurs papiers. On croit qu'ils étaient venus pour le bal qui chaque dimanche avait lieu sur la route à côté de la chapelle de Ste Anne, mais comme il avait plu un peu la route était déserte.

Juillet : A l'école, notre voyage de fin d'année se fit à Bidon au dolmen de Champ Vermeil, et bien entendu on y est allés à pied. Ce fut quand même une bonne journée, chacun avait porté son casse-croûte, et on a mangé dans l'école de Bidon. Je me rappelle qu'il faisait très chaud, on avait soif en revenant du dolmen.

Je me rappelle au mois de juillet avoir fait passer des gerbes au grand-père Antoine Vaisseaux ; il chargeait sa charrette à la Croix de l'Españ, Raymond lui les faisait passer à son père, ils avaient chacun leur charrette et leurs chevaux, et ils s'entraidaient avec mon père pour les battages. Le grand-père se fera tuer le 6 septembre par un cheval, qu'il venait d'acheter pour remplacer ceux que les allemands lui avaient pris.

Le 6 dans l'après-midi nous étions en train de nous amuser devant la poste, quand un homme nous dit de rentrer vite chez nous : on vient de tuer deux allemands à Patrou. Information fausse, c'était l'inverse, deux allemands avaient tiré sur un maquisard : Raymond Debos, qui eut la force de se remettre en voiture, une traction, et de repartir vers Vallon, mais à Mayre il s'arrêta en klaxonnant, et d'après ce que Mr Dégout qui était fermier là, m'a dit, quand on ouvrit la portière il était mort.



Monument en l'honneur de Raymond Debos

Un jour de juillet nous allons, comme souvent, au camp. Il y a beaucoup de monde dans les champs de lavande qui sont à l'intérieur, les gens avaient l'autorisation de ramasser leur récolte.

Le vendredi 14 dans la nuit, enlèvement du chef de la *Kommandantur*, Mr Leuve qui sera fusillé à Joannas quelques jours après, pourtant c'était un homme qu'on n'avait jamais vu dans St Remèze en uniforme. Je me rappelle qu'il avait une voiture Simca - cinq grenat.

Le samedi matin, 15 juillet, je suis de semaine comme enfant de chœur, et il y a l'enterrement d'un nouveau-né : André Giry.

Mr le curé Bourges ne voulait pas que je l'accompagne. Il craignait que l'enlèvement ait rendu la traversée du village trop dangereuse, d'autant que l'enfant à aller chercher habitait près de la *Kommandantur*. Même s'ils montent la garde, les allemands restent très pacifistes à notre venue. Je revois les allemands qui débarrassent la *Kommandantur*. Je me souviens encore plus clairement de la compagne du chef de la *Kommandantur*, Georgette était son nom, une française, habillée en jaune, pleurant sur la porte la disparition de son ami. Cette femme a disparu à cette période : elle est probablement partie avec les allemands.

Les paysans en avaient marre d'aller travailler au camp et au mois de mai ils firent une réunion à la mairie contre cette obligation. Mr Leuve

et un interprète vinrent à cette réunion et il leur dit : « Je comprends que vous ne voulez pas travailler pour les allemands, pourtant vous êtes payés. Mais si vous ne venez pas, je vais réquisitionner vos chevaux et comme dans mes soldats il n'y a pas beaucoup de paysans, vos bêtes seront sûrement maltraitées. Je vous engage à continuer à venir ». Il réussit à convaincre les paysans, et ça continua jusqu'au 14 août.



Le chien et Yves, mon frère

Une petite histoire sur le chef de la kommandantur : nous avions un gros chien, que notre père avait ramené de la frontière italienne où il avait été mobilisé, et un jour ce chien vola dans la cuisine de la kommandantur un gigot d'agneau. Je revois le garde champêtre arriver avec un papier tapé à la machine à écrire nous informant du délit. Maman va avec Yves à la kommandantur et explique au chef Mr Leuve le but de sa visite et veut payer le gigot, mais l'allemand en riant lui répond : *il a mangé de la viande sans ticket il a bien fait !!* Même en l'absence d'allemands dans St Remèze (évacuation de la *Kommandantur*), ils continuaient à être très actifs au camp. Je me souviens être allé encore deux fois distribuer avec mon père de l'eau dans les baraquements du camp de la plaine d'Aurelle. Il nous fallait tenir les bassins pleins, chaque baraque avait toujours ses mille litres

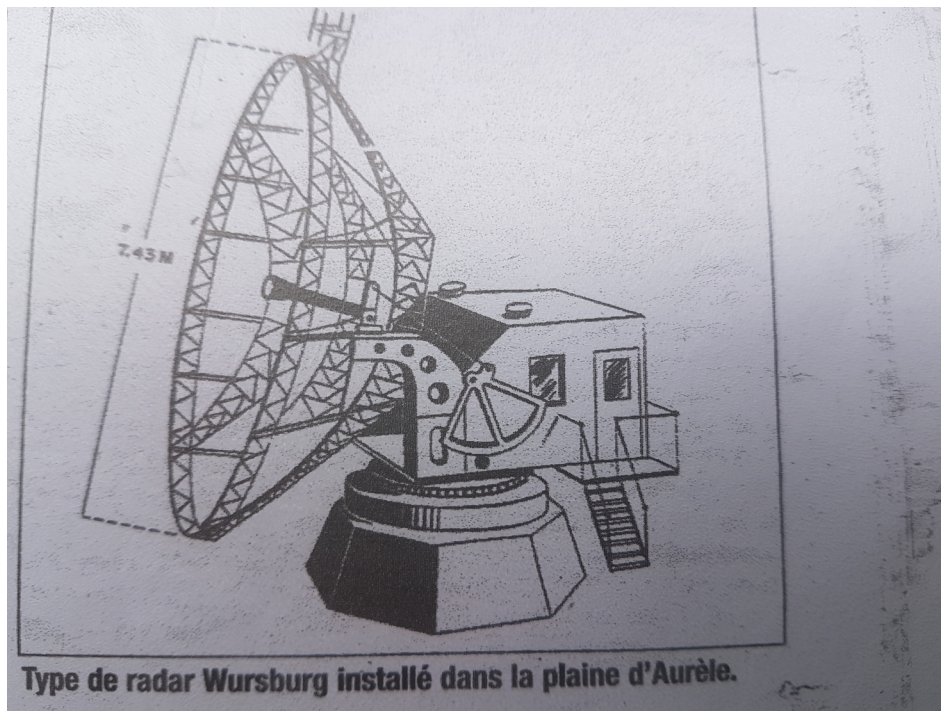
d'eau devant la porte en cas d'incendie avec un seau à côté. Un jour, j'ai voulu le prendre pour faire boire les mulets et j'ai entendu crier : « verboten ! » car il ne fallait pas le changer de place. La première fois après l'enlèvement, je me rappelle que nous étions en train de déjeuner contre le mur qui protégeait le P. C. Arrive le nouveau commandant qui remplaçait Mr Leuve et il nous souhaite bon appétit. Il avait un accent italien. Maintenant le camp est bien organisé, il y a des baraques sur tout le côté droit du P.C. jusqu'au deuxième radar. Il y a même un bar où nous allons boire quelquefois. C'est très frais car il y a un frigo. Le gérant est Mr Marchal, sa femme est du village.



Endroit où l'on a rencontré le nouveau commandant

Un jour où nous étions au deuxième radar qui n'était pas terminé (les fils électriques n'étaient pas finis d'être enterrés) arrive un avion en rase-motte. Le radar se met à tourner, je vois le contrepoids du radar accrocher le câble électrique et l'enrouler, suivi d'une gerbe de feu. Les opérateurs dans leur baraque, les casques aux oreilles se sont mis à crier, et leurs appareils fumaient. S'agissait-il d'un sabotage ? Je me rappelle aussi d'un voisin, Mr Zacarri, qui était un homme très actif dans le camp comme électricien ou dans l'installation des radars. Mais

le lendemain de l'arrivé de l'armée française, il avait une auto et deux galons sur les épaules, c'était un officier de l'armée française !



Le dernier jour où nous y sommes allés, c'était un samedi après-midi, je me rappelle qu'il y avait un groupe de jeunes soldats en train de manœuvrer sous les ordres d'un chef qui criait très fort. Mon père me dit : « tu vois ce qu'est l'armée ». Probablement le samedi 5 août, je vois un soldat qui fait signe à une fille qui travaillait dans la buanderie en regardant sa montre pour lui donner rendez-vous. Cette fille sera tondue le 31 août avec sa sœur et trois autres femmes.

Août : le mardi 15, notre père monta aux Cotes la nuit et il tua un lièvre, mais au bruit du coup de fusil le camp de la plaine d'Aurèle s'illumina. Les allemands devaient déjà savoir que le débarquement avait commencé. Quand on mange à midi ce lièvre avec nos voisins marseillais, quelqu'un vient nous apprendre le bombardement de Bourg. En parlant de fusil, il me revient en mémoire qu'en janvier 1943, à la fermeture de la chasse, les allemands avaient obligé les possesseurs de fusils à les porter à la mairie, et le soir de la fermeture de la chasse (on était avec des copains sur la route de Gras) tous les chasseurs vidaient leur cartouchière en tirant sur des cibles. Mon Père,

qui n'avait qu'un bon fusil, amena du Pouzat un vieux fusil dit « à piston » appartenant à son grand-père, pour le rendre à la place de son bon fusil. Mais ses copains le mettent en garde de ne pas porter un modèle si vieux. Aussi, il achète, grâce à de la paille, un fusil dit « à broche », modèle plus récent, pour pouvoir le remettre aux autorités et garder son fusil originel. Je revois encore cette veillée, où avec d'autres chasseurs il prépare les étiquettes : deux sur la crosse et une sur le canon. Le lendemain, nous les gamins on est devant la mairie, et on voit tous les hommes qui arrivent avec leur fusil sur l'épaule, la mine triste. J'en revois un très bien qui arrive avec sûrement le plus joli fusil du village un « DARNE » je crois, je revois la bretelle du fusil qui s'enroule dans la crosse. Beaucoup le regardent avec envie. Hélas, il ne revit que le canon, car pour faire taire la rumeur que « l'armée avait ramassé les fusils pour les fondre car ils manquaient d'acier » les allemands gardèrent les crosses et rendirent les canons de fusil. Les crosses furent rendues à la libération, mais cette crosse si jolie fut perdue ou certainement volée. Le bruit courut aussi qu'ils fouilleraient les maisons pour chercher les fusils qui n'étaient pas rendus, et je me rappelle qu'un jour, de bon matin, mon père plia ses fusils (le fusil à piston, plus celui dont il se servait effectivement) et les mit sous sa veste. Il me dit de venir avec lui pour les cacher, et pour que je me souvienne de l'endroit. C'était au Belvezet à la terre dite la plus basse (en 2018 il y a à cet endroit un noyer), dans un tuyau de poêle, entre deux murs sous un figuier, et quand on voulait manger un lièvre ou un lapin, le fusil était sur place. C'était une loi de juillet 1940 selon laquelle, dans les territoires occupés, les fusils de chasse avec leurs munitions devaient être déposés à la mairie.



Fusil qui servit au moment du retrait il y a encore les clous de l'adresse dans la crosse!!

Le mercredi 16 : Le maquis envoie notre cousin Louis Reynaud, qui était facteur de ce côté-là de Saint Remèze, porter l'ultimatum demandant aux allemands de se rendre. En guise de réponse, ils tirèrent sur le facteur pour l'impressionner mais sans vouloir l'atteindre.

Le maquis essaie d'attaquer le camp des allemands, sans succès. Par précaution, mes parents m'envoient avec mon frère à St Vincent chez nos grands-parents. Je n'ai jamais tant langui de St Remèze ! La crainte de ne pas les retrouver devait y être pour quelque chose.

En représailles à cette attaque manquée, l'aviation viendra mitrailler St Remèze pendant quatre jours.

Le premier jour, ce mitraillage mettra le feu à la maison Haon et à une voiture du maquis. De St Vincent, nous voyions les avions qui plongeaient sur St Remèze. On voit très bien ces avions, mais nous n'entendons rien. Lors d'une accalmie, mon grand-père pensant qu'il y en avait pour longtemps, me demande de retourner chercher du linge

propre pour mon frère et moi. J'y vais donc à bicyclette. Arrivé sur la place devant la maison, je ne vois personne. Je monte, la maison est ouverte, toujours personne. Je prends les affaires et avant de partir je regarde chez les voisins où j'essaie d'appeler : personne ne répond! Là, je fais un détour jusqu'au Porgi pour vérifier : encore personne. Là, pris de panique je quitte le village en toute hâte pour retourner à Saint Vincent raconter ma traversée du village désert. Le soir, nous l'apprenons, les saint-remèziens s'étaient tous regroupés sous le pont ou dans les bois : ils tiraient les enseignements du bombardement de Bourg, si meurtrier.

Jeudi 17 : beaucoup de saints-remèziens sont partis dans les bois, mes parents aussi, mais la journée se passe dans le calme, et ce n'est que dans la soirée que St Remèze sera mitraillé à nouveau. Mes parents et les voisins marseillais qui rentraient du bois, au moment du mitraillage, eurent juste le temps de rentrer les mulets.

Vendredi 18 : Je vois arriver mes parents en charrette avec les deux mulets et les trois enfants marseillais qui restaient en face de chez nous. La veille, ils avaient eu très peur du mitraillage. L'écurie du grand-père était occupée par les bœufs. Aussi, ils vont rentrer les mulets au Bréchon, chez Mmes Canaut. Je suis chargé d'aller les faire boire deux fois par jour, midi et soir, car mon père repart le jour même à St Remèze. Heureusement, car les maisons abandonnées ont toutes été pillées. En revanche, notre maman et les enfants restent. Les mitraillages à St Remèze continuent. Notre chien (Taïaut) a eu la queue coupée par une balle à la Plaine. Il ne me semble pas qu'il y ait eu d'autres victimes. Mais beaucoup de maisons portent des impacts de balles, il en reste encore une au portail du garage. Un voisin qui revenait de la pompe avec ses seaux pleins, entendant les avions, abandonna ses seaux au milieu de la rue et se mit à l'abri. Quand il reprit ses seaux, il y en avait un de percé par une balle.

Samedi 19 : A chaque mitraillage, il y eut des débuts d'incendies vite maîtrisés, car tous les propriétaires surveillaient leur maison. Mais le dernier mitraillage, à six heures du soir, mit le feu au fenil de la

maison Dallen, et ce fut le plus grand incendie du village. On ne put sauver que les bœufs, les chèvres brûlèrent. A St Vincent, on sonne le tocsin, mon grand-père est très touché car c'est sa maison natale qui brûle. Mon oncle Adrien part en vélo pour aider à maîtriser l'incendie.

Dimanche 20 : A dix heures et demie, les allemands du camp se sabordent. De St Vincent, où mon père est venu passer le dimanche, nous voyons la scène. Au départ, nous pensons que c'est une nouvelle attaque du maquis, cette fois en passe de réussir. Les adultes pensent aller leur porter main forte. De St Vincent, on voit les radars et les antennes qui brûlent les unes après les autres. Peu à peu nous comprenons qu'une si grande réussite ne peut être le fait du maquis et doit être imputée à un départ des allemands : nous ne savons donc plus que faire. Ce n'est que le soir que le départ volontaire des allemands sera confirmé.

Lundi 21: Beaucoup de saints-remèziens vont au camp prendre du matériel qui n'a pas brûlé. Marcel Leytier, à vélo, saute sur une mine. Il gardera longtemps une pierre dans le bras. Notre Père prit au camp des brocs et des seaux, car depuis longtemps on n'en trouvait plus à acheter. Quand je sus qu'il avait pris des brocs, je me fis la promesse que si on s'en sortait, ces brocs seraient toujours pleins d'eau, pour enlever du travail à notre mère, et je tins ma promesse jusqu'à l'arrivée de l'eau en 1958. Notre voisin Henri Etienne qui décrit les événements au jour le jour, dit qu'il rentre ce soir-là, car depuis trois jours ils couchaient à la bergerie du Cidou à Plance.

Mardi 22 : Premier passage des troupes allemandes en retraite remontant de Vallon. Une grande colonne d'allemands est venue faire étape. Au même moment arrive à contresens une voiture de maquisards munie d'un drapeau français. Trois hommes sont tués sur le coup au niveau de la maison de Marcel Leytier, le quatrième après avoir été soigné est fusillé au Barry. Une voisine vient chercher mon père ne sachant pas ce qu'un officier allemand lui voulait. Dès qu'il eut ouvert la porte, l'officier allemand braque une arme sur mon père

en le « nommant » responsable de l'enlèvement du corps. L'allemand lui laisse le choix de l'endroit et accepte le choix de l'église. Ne pouvant le porter seul, il demande l'aide du garde.

Derrière la voiture des maquisards arrivent Mr Victor Claron et Pierre Maucuer à vélo, chargés de matériel et de cartouches prises au camp allemand. A la vue de ces cartouches, ils sont pris pour des terroristes, et sans l'intervention d'un lorrain, Mr Colson, ils auraient pu être fusillés.

Plus tard, arrivent à la maison le garde avec un officier allemand pour réquisitionner un mulet. Le garde dit : « On va chez les paysans qui ont deux bêtes ». Notre père répond : « Les miennes sont chez mon beau-père à St Vincent ». L'officier voulut voir l'écurie, et il a touché le fumier et vu que depuis quelques jours il n'y avait pas de bêtes. Les chevaux qu'ils prirent ce jour-là furent payés, mais les jours suivants ce ne fut que vols et pillages dans le village. C'était aussi des régiments plus durs.

Le même jour, avec les filles des marseillais, nous gardons les chèvres, quand la colonne passe en tirant pour ouvrir la route à St Vincent. Un incendie a lieu au hangar de Mr Brian. L'oncle Adrien qui sortait du fumier avec ses bœufs est pris sous le feu des balles. Il abandonnera ses bœufs. Les allemands entrent dans la cuisine de l'oncle et voient un ceinturon militaire qui lui servait pour aiguiser son rasoir. De crainte qu'il ne s'agisse de matériel militaire, les allemands coupent le ceinturon par deux coups de revolver.

Ma Tatan Yvonne avec sa fille Monique ne redescendront pas à leur maison située le long de la route. Nous sommes donc huit enfants et cinq adultes, dans la maison des grands-parents, car mes grands-parents avaient pris en garde deux enfants des Bouches du Rhône ; nous les enfants, nous couchons par terre.

Mercredi 23 : Mr Etienne dit que la journée est calme et que l'enterrement des quatre jeunes a lieu à six heures du soir.



Monument en l'honneur des maquisards

Les troupes en retraite font étape à St Remèze. Vol de chevaux, de charrettes, pillage dans les maisons vides, viols. A St Vincent quand je vais faire boire mes mulets, j'apprends que les chevaux et mulets du Bréchon ont tous été pris par les allemands. Heureusement que l'écurie où sont mes bêtes est derrière la cure. L'abbé Devise, curé de St Vincent, était devant sa porte au moment du passage des allemands ; ces derniers ont cru que l'écurie appartenait à la cure et ne l'ont pas fouillée. Au-dessus de l'écurie, il y a une chambre qui est occupée par M^{elle} Brian, qui est paralysée. Elle a été portée là quand son hangar a brûlé.

C'est le même jour que dans le chemin passent à grand bruit deux jolis chevaux avec un très bel harnachement en cuir ciré qui traînaient par terre, dans un grand nuage de poussière. C'était sinistre, et sûrement que les chevaux de Gras ont remplacé ce bel équipage qui était harassé.

Deux histoires de mulets pris par les allemands ! Le mulet qui a été pris au Bréchon appartenait à Mr Gautier Louis de St Remèze, qui, comme mes parents, de peur que son écurie brûle avec les

mitrailleurs, l'avait mené à St Vincent. L'allemand, qui avait volé la bête, eut beaucoup de peine pour la faire avancer quand il passa devant son écurie à St Remèze. Le deuxième mulet appartenait à notre voisin Mr Marquerol Alcide. Les allemands lui prirent sa charrette et son mulet, comme à beaucoup de saint-remèziens, et il ne pensait plus les revoir. Quelques jours après l'arrivée des troupes françaises, un habitant de Pastrou dit à Mr Marquerol : « ton mulet est dans ta vigne aux Harmasses ». Il avait faussé compagnie à ses ravisseurs...

Autour de cette date, c'est bien le 23 août que quelques éléments du maquis essaient d'arrêter un convoi d'allemands à St Vincent, mais sans succès. Le lendemain, le grand-père, en gardant, trouve deux maquisards, dont un gravement blessé. Il revient à la maison où ma grand-mère, que l'on disait pourtant avare, donne un pique-nique copieux pour qu'ils puissent se restaurer. L'oncle portera le repas aux maquisards grâce aux indications du grand-père.

Jeudi 24 : Toujours la remontée des troupes. Aucune ne s'arrête à la maison, il faut dire que le chemin qui y mène est plein de pierres, ce qui n'est pas engageant. Je suis toujours à St Vincent, d'où j'observe le mouvement, du grenier de la maison du grand-père. Je vois un jour deux soldats qui ramassent des pommes au pommier qui était dans la vigne, mais ils ne sont pas montés jusqu'à la maison. Le soir, au soleil couchant, on voit dans la vallée du Rhône les tirs de D.C.A. Les obus brillent et éclatent au passage des avions, dans la maison les vitres vibrent, il semble que c'est à côté.

Vendredi 25 : Assassinat d'Antoinette Bouygue et de son fils Marcel au Bourboulet. Les allemands arrivent de Vallon et voient des affaires militaires allemandes chez eux provenant du camp. Ils croient à un repère de maquisards ou à des assassins d'allemands. Le père se sauve en partant vers le ruisseau, la mère est tuée tandis que le fils est tué dans une vigne avant la route principale. Les deux autres fils, Maurice et André, sont confiés aux habitants de St Remèze. Peut-être que les allemands avaient à ce moment compris leur erreur.



Plaque en l'honneur de la famille Bouygue, dans le cimetière



Sur ce semi-remorque qui a brûlé à la croix de l'Esplan, il y a René Lascombe qui est droit, accroupi Louis Charmasson, et courbé Raymond Meycelle.



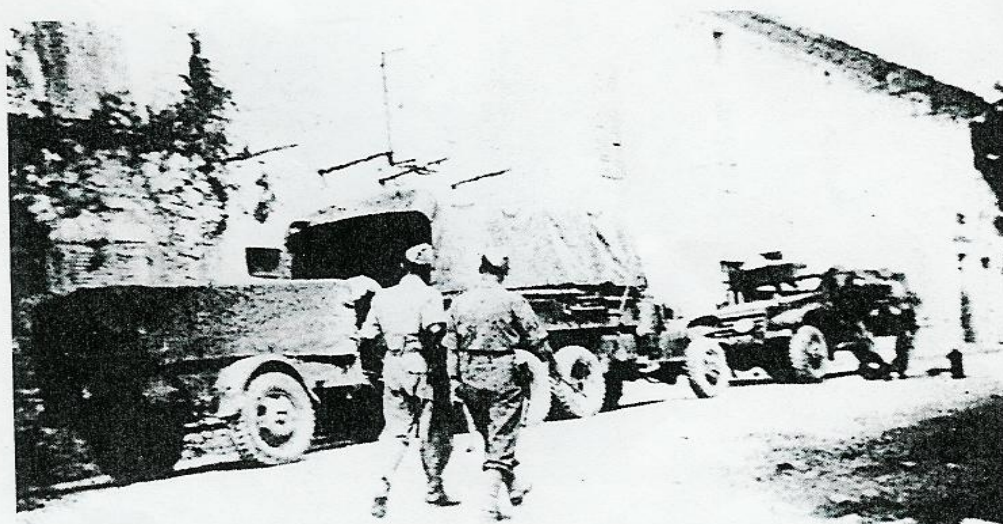
Samedi 26 : Dernier jour de retraite des troupes. Il y avait beaucoup de Mongols dans ces derniers régiments de choc. L'aviation française mitraille à la Croix de l'Espan un convoi allemand : il y a sept morts et plusieurs blessés. Au même moment, a lieu l'enterrement des Bouygues. Quand ils passent sur la place, mon père voit un soldat allemand qui pose humblement sur les cercueils deux paquets de cigarettes !!!

Je crois que c'est ce jour-là que notre père se fit prendre sa montre en argent, avec une très grosse chaîne en argent aussi. Un allemand lui demande l'heure et quand il sort sa montre, le soldat la lui prend et lui en donne une qui marche pas en lui disant (égal). Les allemands prirent aussi dans l'écurie un collier et aussi un harnais pour leurs chevaux, mais dans certaines maisons ils volèrent beaucoup plus.

On voit sur les photos le reste des épaves du convoi mitrillé à la Croix de l'Espan : au premier plan un canon, derrière un camion avec un grand chargement, derrière il y a un cheval gris mort, sur la gauche

on voit une masse noire, c'est un side-car, et à coté deux allemands enterrés au bord de la route, sûrement tués par la même balle qui avait percé le réservoir en biseau.

Dimanche 27 : On dit à St Vincent à la sortie de la messe que ce serait fini. En effet, le curé, selon une rumeur, devait être arrêté par la milice durant sa messe, car il avait soigné le maquisard blessé. Aucune arrestation n'a eu lieu, nous concluons donc que la guerre est finie. Pourtant Mr Etienne écrit qu'il y a deux pièces d'artillerie devant son portail ce jour-là.



30 août 1944 - Les Forces françaises libres à Saint-Remèze
Chairs et camions dans le village



30 août 1944 - Les Forces françaises libres à Saint-Remèze
Rencontre avec les F.F.I.

Lundi 28 : rien à signaler, en fin d'après-midi une jeep est venue dans St Remèze mais ne s'est pas arrêtée. Les troupes françaises n'étaient pas loin de rattraper les allemands.

Le mardi 29 : après-midi, on se sent libre et nous allons promener à St Vincent, où nous voyons arriver une colonne de poussière, avant de distinguer le drapeau français. Inutile de préciser : quelle joie !

On voit les jeeps américaines pour la première fois et tout l'armement moderne, et cette odeur d'essence qu'on avait oubliée. Les tenues manches retroussées m'ont laissé une impression particulière, ça changeait de l'uniforme strict allemand!

Ce soir-là, je me souviens que pour souper on a mangé de bon appétit. Ma grand-mère a fait deux grosses omelettes d'herbe. On était intarissable sur ce qu'on avait vu : jeeps, chenillettes, canons, fusils, camions.

Mr Etienne a écrit mardi 29, mercredi 30, jeudi 31, « passage de l'armée de la libération accueillie avec enthousiasme par la population, sonnerie des cloches et drapeaux français hissés au clocher ».

On n'avait plus entendu les cloches depuis le mois de juin, suite à une interdiction totale de la kommandantur, par le commandant, un soir après l'angélus.

Le mercredi 30, un tank se retourne au croisement de Bidon, tuant un des occupants, le sergent Leloup René.



Plaque en l'honneur de René Leloup

Le jeudi 31, on revient tous ensemble en charrette à St Remèze, et on voit au bord de la route, au camping de Briange, deux gros camions renversés. C'était des camions réquisitionnés avec leurs chauffeurs pour porter du matériel allemand, mais ceux-ci profitèrent de la nuit pour abandonner le convoi et détériorer le chargement. Je crois que c'est ce jour-là que cinq femmes, pourtant peu coupables, sont tondues par des exaltés. Il reste dans le village beaucoup de traces de la débâcle, casques, baïonnettes, quelques grenades, beaucoup de balles, des charrettes en mauvais état, de l'Hérault ou des Pyrénées. Sur la route, une croix et deux allemands enterrés à côté de leur side-car brûlé, de l'autre côté, un camion et un canon brûlés et un cheval tué aussi par l'aviation (voir photo). A la croix de l'Espan, un gros camion avec un canon anti-aérien et deux camions brûlés, dont l'un devait être chargé de ravitaillement, car il y avait un tas de boîtes de conserves brûlées énormes.

Au mois de **septembre**, nous sommes retournés au camp des allemands, toujours avec nos deux mulets, pour aller chercher, sur ordre de la mairie, des planches visant à réparer la maison incendiée de Roger Dallen. Que c'était triste, en entrant là ! Il ne restait qu'une partie de la barrière qui n'avait pas brûlé ; du poste de police il ne restait que les fondations, ainsi que de toutes les baraques. Je revois la citerne que nous avons tant charriée, dont une roue a commencé à brûler. De nombreuses personnes étaient en train d'essayer de récupérer ce qui avait de la valeur. A ce moment-là, des officiers français sont arrivés en criant : « interdit de voler » ce qui entraîna la dispersion de tous, sauf nous coincés là avec nos mulets. Nous avons évité une engueulade grâce au sauf-conduit écrit par la mairie.

Finalement, la récupération officieuse fut interdite mais la récupération officielle s'effectua insuffisamment et des tonnes de ciment et autres matériaux furent perdus.

Le 2 septembre après-midi, nous étions en train, chez le maréchal-ferrant Mr Rousset, de faire ferrer notre mulet. Mon père tenait le pied du mulet et moi j'éloignais les mouches avec le « *pare-mouche* » (une queue de cheval clouée sur manche en bois qu'il fallait remuer sous le ventre des bêtes pour éviter que les mouches ne les énervent), quand

des maquisards vinrent perquisitionner la maison, sous le prétexte de chercher des armes de guerre. Mon père fit tenir le pied du mulet par notre cousin Louis. Mon père leur fit visiter la maison de la cave jusqu'au grenier. Bien entendu ils ne trouvèrent rien, et pour cause, il n'y a jamais eu d'armes dans la maison, hormis des armes de chasse. J'ai ramené le mulet à l'écurie, le ferrage fini. J'évitai la rue de l'église pour ne pas passer devant l'autre maréchal-ferrant Mr. Auriol. En fait, je crois qu'ils cherchaient l'essence du syndicat agricole qu'ils avaient essayé d'emporter quelques mois avant avec la voiture de Mr Durand qu'ils avaient poussée dans le Barry mais sans arriver à la mettre en route. Quant à l'essence, depuis, elle n'était plus dans la maison.

Une autre raison de la perquisition pourrait être plus politique. En maintenant notre père à la maison, on le tenait loin du comité de libération en création ce jour-là !!!

C'était mal connaître notre père. Il préférait nettement la chasse ou ses terres à la politique.

La mairie de St Remèze était une des rares mairies où le buste de Marianne n'a jamais été enlevé pendant le temps du régime de Vichy.



Statue de Notre Dame de Boulogne

Je me rappelle clairement le jeudi 19 octobre le passage de Notre Dame de Boulogne, sous la forme d'une barque avec la Vierge, Elle était sur une charrette à quatre roues à pneus, des pneus qui avaient été réparés avec des gros rivets en alu. Avec les paroissiens de St Remèze, je suis allé dans le Razal l'attendre. Sur le bord de la route, quelques carcasses de voitures incendiées restaient de la débâcle. C'était un cheval qui tirait la charrette jusqu'à Mayres, puis on l'a poussée jusqu'à l'église de Saint Remèze, où on a prié la Vierge, certains toute la nuit, et le lendemain beaucoup l'ont accompagnée jusqu'au Laoul. Je crois me rappeler qu'il avait beaucoup plu ce soir-là.

Octobre : La rentrée de l'école est calme mais triste, il n'y a plus rien dans l'école, plus de cahiers, ni de livres. On écrit sur des feuilles de papier qu'on apporte de chez nous, moi c'est sur une ardoise. On n'a eu un cahier qu'après les vacances de Pâques. Heureusement, moi j'ai un livre de grammaire qui a servi déjà à ma maman et que j'ai apporté de St Vincent, et l'instituteur utilise le même pour ses leçons.

Un dimanche, je me rappelle cette anecdote, notre voisin Mr Marquet, avec son ami Mr Vincent tous deux agents des ponts et chaussées, étaient partis à la chasse vers les fermes de Mayres. Je ne sais pas s'ils avaient tué quelques gibiers, mais je les vois revenir avec deux soldats allemands qui avaient déserté, et qui depuis le mois d'août erraient dans les bois. Mais sentant l'hiver arriver, ils avaient préféré se rendre à des chasseurs. Je les vois devant le café Redon avec leur petit barda, attendre les gendarmes.

Le 30 octobre, avec mon père nous sommes à la Croix de l'Esplan en train de faire des fagots de mûrier, quand on entend une explosion vers la plaine d'Aurelle. On pense à une grenade, ça arrivait souvent car les agriculteurs brûlaient le long des murs et souvent on entendait des explosions. Mais on ne tarde pas à apprendre la mort de Mr Chanabruyères qui gardait ses moutons autour du camp, et avait marché sur une mine. Même gravement blessé, il avait eu la force de rentrer mourir chez lui à Pastrou. Encore une victime de la guerre.

En **décembre**, il y avait de la neige et tous les deux jours j'allais chercher du lait à la Basse chez Brunel qui avait des vaches. Un soir, en chemin je me suis amusé à lancer des boules de neige aux portes où il y avait de la lumière et je partais en courant. Quand nous sommes en train de souper on entend le tambour du crieur public. Quelle peur j'ai eue, j'ai cru qu'il cherchait le lanceur de boules de neige, mais il avertissait que des parachutistes allemands risquaient d'être largués sur l'Ardèche et de n'ouvrir à personne. Quelle peur !!! Et c'est la dernière fois qu'on a eu peur des nazis, mais pour les bals et fêtes il faudra attendre le 8 mai 1945.

Et pour la Noël 1944, c'est là qu'on a eu le premier arbre de Noël à la mairie. Je ne me rappelle pas ce que j'ai eu comme jouet, mais je sais que j'ai eu quelques nougats et bonbons.

On entend dire que la guerre sera bientôt finie mais l'hiver a passé et ça continue toujours. Je me rappelle que le dimanche 7 mai 1945, on est à l'hôtel Reynaud, les hommes discutent et ils parlent de l'armistice qui ne devrait pas tarder, car il y a longtemps que les russes sont dans Berlin ; ils disent : « *ce sera pas une surprise* ».

Le lundi matin, **8 mai 1945**, ma maman me réveille et me dit : « *C'est la victoire, la guerre est finie* ». Je vais vite à l'école, mais la maîtresse nous crie de sa fenêtre qu'il n'y aura pas d'école aujourd'hui et nous dit : « *Allez dans les champs chercher des fleurs, car il y aura un défilé cet après-midi* ». Nous partons et sur un peuplier on voit un nid de pies. Noël Helly est monté sur l'arbre pour le dénicher, mais comme le nid était très haut et que les oisillons n'étaient pas assez plumés, ils se sont tués en tombant au sol quand il les a lancés. On n'a pas trouvé beaucoup de fleurs, mais quand on est revenu dans le village les hommes avaient été couper un grand peuplier à Pastrou, et ils faisaient un grand trou avec un coup de mine, pour le planter devant la mairie. L'après-midi, grand défilé jusqu'au monument aux morts au son des cloches, et le soir grande farandole animée par les musiciens locaux, Mrs Boule Sylvain et Reynaud Raymond à la basse et Marqueyrol André au piston. La grosse caisse n'avait jamais le même batteur, elle était lourde à porter. Puis arrivés à la place de la

mairie, un grand bal avec accordéon, c'était un bûcheron qui jouait de l'accordéon de routine et qui a bien fait danser le village. Hélas ce jour-là décédait Mme Marie Charmasson dite *la cadette*. Elle nous soignait souvent quand notre maman en avait besoin, j'étais triste en y pensant.

Le samedi 13 mai, jour de foire, je ne me rappelle pas s'il y avait des forains à la Plaine, mais l'après-midi les jeunes remplissent de paille un uniforme allemand, qui ressemble vaguement à Hitler, avec un casque sur la tête et dans une poche son livre *mein kampf*, et ils le promènent dans le village. Le dimanche 14 mai, après l'avoir promené toute la journée, il fut jugé le soir et brûlé à la plaine. Une très grande farandole s'était formée autour du feu, je crois qu'il y avait tout le village, et nous avons dansé au son des cuivres, avec les musiciens locaux. Le lendemain, quand j'allai garder nos trois chèvres à l'Escondamine, il restait sur la place un grand tas de cendres chaudes avec au milieu le casque allemand !



On vient de retrouver maintenant une des photos du défilé du dimanche 14, et après l'avoir bien regardée, je suis au premier rang habillé en blanc. Derrière moi il y a Raymond Vaisseaux et à côté la fille de Georges Reynaud.

Notre premier voyage scolaire a été pour Lafarge et le terrain d'aviation de Montélimar, dans un camion au gazogène. On était assis sur des planches, mais bien contents du voyage.



Marc Reynaud est né en 1933 à Saint Remèze où il vit depuis.
Aimant tant l'extérieur que la lecture, il se passionne pour l'histoire de son village.